





# **Avez-vous compris les philosophes ?**

## **II**

Spinoza, Fichte, Schelling,  
Bergson, Sartre, Foucault

La Barque d'Or  
<http://labarquedor.fr>  
[labarquedor@gmail.com](mailto:labarquedor@gmail.com)



Pierre Le Vigan

**Avez-vous compris  
les philosophes ?  
2**

Spinoza, Fichte, Schelling,  
Bergson, Sartre, Foucault

La Barque d'Or  
<http://labarquedor.fr>  
[labarquedor@gmail.com](mailto:labarquedor@gmail.com)

A Michel Thibault,  
et  
à la mémoire de Louis Hémon

## Du même auteur

- *Inventaire de la modernité avant liquidation. Etudes sur la société, la ville, la politique*, préface d'Alain de Benoist, Avatar éditions, 2007, rééd. La Barque d'or, 2017.
- *Le front du cachalot. Carnets de fureur et de jubilation*, préface de Michel Marmin, Dualpha, 2009, rééd. La Barque d'or, 2017.
- *La patrie, l'Europe et le monde*, (dir.) avec Jacques Marlaud, Dualpha, 2009.
- *La tyrannie de la transparence. Carnets II*, préface d'Arnaud Guyot-Jeannin, L'Aencre, 2011 et 2018.
- *Le malaise est dans l'homme. Psychopathologie et souffrances psychiques de l'homme moderne*, préface de Thibault Isabel, Avatar éditions, 2011, rééd. La Barque d'or, 2017.
- *La banlieue contre la ville*, La Barque d'Or, 2011, rééd. 2017.
- *Ecrire contre la modernité*, précédé d'*Une étude sur la philosophie des Lumières*, La Barque d'Or, 2012, rééd. 2017.

- *Chronique des temps modernes*, La Barque d'Or, 2014, rééd. 2018.
- *L'effacement du politique*, préface d'Eric Maulin, La Barque d'Or, 2014, rééd. 2018.
- *Soudain la postmodernité*, préface de Christian Brosio, La Barque d'Or, 2015, rééd. 2018.
- *Métamorphoses de la ville. De Romulus à Le Corbusier*, postface de Nicolas Bonnal, La Barque d'Or, 2017.
- *Face à l'addiction*, préface de Nicolas Bonnal, La Barque d'Or, 2018.
- *Achever le nihilisme*, préface de Rémi Soulié, Sigest, 2019.
- *Avez-vous compris les philosophes ?*, La Barque d'Or, 2019.
- *Le grand empêchement. Comment le libéralisme entrave les peuples*, préface de Bernard Bourdin, Perspectives libres, 2019.

### **Sous le nom de Jean-Marie Legrand**

- Georges Charbonneau (avec), *Dépressions et para-dépressions*, SB org, 2003.



- Bernard Granger et Georges Charbonneau (dir.), *Phénoménologie des sentiments corporels*, tome 2, Le Cercle herméneutique, 2001.
- Jeanine Chamond (dir.), *Les directions de sens*, Le Cercle herméneutique, 2004.
- Jean-Pierre Muret (collaboration), *L'urbanisme communal*, Pro-édi, 1990.

# Sommaire

Avant-propos – 13

Chapitre 1 – Spinoza 35

Chapitre 2 – Fichte 69

Chapitre 3 – Schelling 91

Chapitre 4 – Bergson 113

Chapitre 5 – Sartre 191

Chapitre 6 – Foucault 219

« Créer une nouvelle culture ne signifie pas  
seulement faire individuellement  
des découvertes “originales”, cela signifie aussi et  
surtout diffuser critiqueusement des vérités déjà  
découvertes, les “socialiser” pour ainsi dire et faire  
par conséquent qu'elles  
deviennent des bases d'actions vitales, éléments de  
coordination et d'ordre intellectuel et moral.

Qu'une masse d'hommes soit amenée à penser  
d'une manière cohérente et unitaire la réalité  
présente, est un fait “philosophique” bien plus  
important et original que la découverte faite par un  
“génie” philosophique d'une nouvelle vérité qui  
reste le patrimoine de petits groupes intellectuels. »  
Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, XI.



## Avant-propos

« Et tant d'autres que je ne puis faire entrer... » Nicolas  
Boileau

Le premier volume de *Avez-vous compris les philosophes* avait pour objectif d'introduire à la pensée de quelques philosophes majeurs. Chacun aura vu qu'il s'agissait pour l'essentiel des philosophes au programme de l'épreuve de philosophie du baccalauréat. Il ne s'agissait pas de savoir si « on » (moi ou les lecteurs) les aimait ou pas. Ils sont incontournables, qu'on se positionne dans la lignée d'un tel, ou de tel autre, ou d'aucun de ceux cités.

Mais il en manque encore tant... d'où l'épigraphe de Boileau. Avec ce deuxième volume, nous avons plus de libertés. Les philosophes les plus reconnus

comme faisant partie de la culture commune étant abordés, il était possible de s'intéresser à tous les autres, sans ordre particulier de priorité. Seul Spinoza, penseur très important, présent dans le deuxième volume, aurait pu, peut-être, être abordé dès le premier volume.

Dans le choix des auteurs abordés dans le volume 2, il intervenait ensuite des considérations de cohérence. Difficile de traiter de Fichte sans traiter de son disciple infidèle, Schelling. Mais à vrai dire, il eut aussi fallu traiter dans un même ensemble, celui de l'idéalisme allemand, Hegel, déjà abordé dans le premier volume. [De même, il faudra sans doute un jour traiter en même temps – je veux dire dans un même ouvrage – de Hobbes et de Locke]. Quoi qu'il en soit, le lecteur aura certainement intérêt à faire des allers et retours de lecture entre les deux volumes.

\*

Ceci précisé, il reste une question essentielle. De quelle nature est cet ouvrage ? Tout d'abord, il nous faut préciser que nous ne parlons pas que des philosophes « qui nous plaisent ». La notion de

proximité, et plus encore de goût, est à manier avec beaucoup de précautions en philosophie. Nous ne sommes pas dans le domaine de la littérature. Je « n'aime pas » la pensée de Sartre (ni le personnage, du reste, mais c'est tout à fait accessoire) mais j'ai plaisir à essayer de la comprendre, et de la faire comprendre (c'est la même chose). Je n'arrive pas à être convaincu par cette pensée sartrienne, mais ce qui est intéressant n'est pas mon point de vue, c'est de faire apparaître pourquoi [de même, la lecture de Heidegger par Lévinas est intéressante car les raisons que donne Lévinas de ne pas aimer Heidegger sont en partie, au contraire, des raisons de l'apprécier plus encore]. On verra peut-être (c'est en tout cas l'un des objectifs de ce livre) que la pertinence philosophique a beaucoup à voir avec l'honnêteté intellectuelle.

Ce livre n'est donc pas un livre d'humeurs. Il se veut un livre de pédagogie, c'est-à-dire de transmission de connaissances, et aussi d'intuitions. Entendons-nous : je ne prétends pas parler de nulle part (« D'où parles-tu ? », disait-on dans les années 1970). J'essaie (honnêtement ?) d'éclairer ce qu'est

mon chemin, et ce que je vois alentour de celui-ci. Eclairer des voies, planter quelques fanions : permettre à chacun de mieux se frayer un chemin, qui, de toute façon, sera son chemin propre. Ce que l'on ingère, on le digère et on se l'approprie.

Nous n'avons pas cherché à faire des « portraits » des philosophes. Nous avons mis l'accent sur le système intellectuel qu'ils ont essayé de créer. Nous avons donc mis l'accent sur ce que chaque philosophe a cru inventer de spécifique, de nouveau, de révolutionnaire parfois. Son principe structurant. En général, un philosophe n'a qu'une seule idée, disait Bergson. De cette idée découle tout le reste. Ce que l'on appelle « étudier la philosophie », c'est tout simplement mener une enquête pour découvrir cette idée. Une idée par philosophe. Un philosophe ne travaille qu'une idée à la fois, il ne chemine en tout cas que sur une voie à la fois.

Bien entendu, chaque philosophe, s'il est individuellement créateur, est encastré dans son époque, et dans le climat intellectuel de son époque. C'est l'esprit du temps (*Zeitgeist*), cher à la



philosophie allemande. Chaque philosophe travaille en fonction de ce que l'on écrit autour de lui, il travaille en fonction des écrits auquel il a accès, et dans un climat culturel qui est celui de son temps, qu'il soit celui de l'*Athénéum* de l'extrême fin du XVIIIe siècle, avec les frères Schlegel, celui de Lénine et Gorki à Capri en 1908, ou celui de Walter Benjamin, dans l'Allemagne des années 1910-1920. Nous sommes conscient que le climat culturel compte, et c'est pourquoi le bon lecteur ne sera jamais l'homme d'un seul livre, et se reportera aux histoires culturelles de la pensée et de la philosophie. L'une des plus claires, et admirablement écrite (et traduite par Hélène Kern) est sans doute l'*Histoire de la philosophie occidentale* de Bertrand Russell (Les Belles Lettres, en 2 volumes). L'histoire des idées y est parfaitement intégrée à une histoire générale.

Essayer de comprendre comment les idées d'un philosophe font système, c'est se mettre à la hauteur de son ambition. Car il veut « faire système », notre philosophe. Qu'il aime ou non le mot, qu'il

l'emploie ou non, un philosophe ne veut pas simplement « s'exprimer », comme dans les tweets contemporains. Il veut embrasser toute la réalité. Il veut vérifier des hypothèses. Il veut, lui qui n'est qu'un homme, marqué du sceau de la finitude, expliquer toute son époque, et tout dans son époque, voire expliquer le passage d'une époque à une autre (Hegel). Ou du moins expliquer pourquoi telle chose est inexplicable (Kant). Il veut donc créer quelque chose qui lui survive, un système d'idées, une logique des idées, une méthode intellectuelle, qui lui survive, redisons-le car tout philosophe se veut au-delà de son temps, échappant aux limites de son temps, une méthode qui soit, sinon finie (achevée), du moins complète, pour se développer ensuite, sans son créateur, avec des disciples,

Evidemment, cela ne se passe pas tout à fait comme cela. Le penseur meurt généralement bien avant d'avoir achevé son système, ou son projet (tel Marx), et ses disciples (tout le monde n'en a pas. Kant en a eu beaucoup, mais Fichte et Malebranche et Ricoeur non) s'empressent généralement de corriger le maître, en quoi ils se montrent des

philosophes (« Cent fois sur le métier, remettez votre ouvrage », dit Nicolas Boileau), et non de tristes répétiteurs.

Nous ne défendons pas une thèse générale en philosophie, qui permettrait de se positionner par rapport à une grille de lecture simple, et qui engloberait tout. Les marxistes ont parfois essayé de le faire, notamment Georges Politzer à grand traits, et, si ce n'est pas inutile pour déterminer des lignes de clivages, cela amène à des réductions dans les analyses (le réductionnisme méthodologique), qui n'auraient certainement pas été défendues indéfiniment par Georges Politzer.

On verra peut-être toutefois, en filigrane, que ce qui me paraît le plus solide en philosophie relève souvent du monisme dialectique. Ce n'est sans doute pas une thèse, mais c'est peut-être une méthode. Un monisme qui s'oppose au dualisme corps-esprit, mais aussi à d'autres dualismes (politique-éthique, au sens où une politique efficace est aussi une politique qui ne peut être intégralement cynique, qui doit comporter une part d'éthique et

même d'esthétique). Un monisme dialectique, c'est une dialectique qui ne justifie pas toutes les contradictions par un tour de passe-passe intellectuel, mais qui explique, notamment, comment les quantités deviennent des qualités – un point essentiel dans les sciences, et dans la philosophie.

\*

Il faut sans doute, ici, en dire plus. Si philosophie signifie étymologiquement « amour de la sagesse », une pensée philosophique est bien autre chose. C'est un système de vues sur le monde et l'homme. Un système de vues : c'est donc un ensemble de vues articulées, cohérentes entre elles (ou se voulant telles). Des vues sur le monde et l'homme : c'est-à-dire que la philosophie émet des hypothèses, ou des points de vues sur l'origine du monde et de l'homme, leur nature, leur devenir, leur être (leur essence).

Je ne suis pas loin de penser, comme André Comte-Sponville, qu'un vrai philosophe (ou un

homme vrai : c'est la même chose) se contrefiche de la sagesse. Sa question, c'est la vérité. « Nous sommes tous après la vérité, mais c'est difficile » (Louis Hémon, *La foire aux vérités*). Pour trouver celle-ci, la débusquer, la dépouiller de ses masques, il doit bâtir une méthode, il doit se donner un système. « Tout savoir serait superflu si l'essence des choses et leurs formes phénoménales coïncidaient directement » dit Marx (*Le Capital*, Livre III). C'est un outil pour voir le monde. Une méthode de lecture du monde comme d'un grand livre dont nous savons où est le début, ni s'il a un début, ni s'il a une fin, et où se situe-t-elle. Cela fait beaucoup de questions, convenons-en. La philosophie est l'art de se poser des questions qui n'ont pas de réponses simples.

L'un des aspects importants de la philosophie est la question de la place donnée, ou prise, par l'homme dans le monde. Quelle place l'homme tient-il dans le monde ? Cette place implique-t-elle une tâche de l'homme, et si oui, laquelle ?

La philosophie part inévitablement du constat de l'existence dans le monde de deux types de phénomènes, de deux types de réalités. Les unes sont matérielles. Ce sont tous les phénomènes physiques. Ils sont matériels au sens large, ils incluent le vide, ils incluent les forces et les équations mathématiques qui permettent de rendre compte de ces forces ou relations. Les autres réalités sont spirituelles. Elles relèvent des idées, mais des idées au sens large, pas seulement les idées philosophiques, pas seulement les idées pratiques (comment faire un nœud, comment attraper un animal, etc) mais les sentiments, les affections, les angoisses, les amours, les haines, etc. Ce domaine des idées, c'est tout ce qui existe dans la conscience de l'homme, et peut-être dans la conscience des animaux, et en tout cas de certains, mais c'est encore la conscience de l'homme qui nous le dit. Nous restons donc dans la même sphère, idéale, ou spirituelle.

De l'existence de ces deux types de phénomènes, il ressort une question : qu'est-ce qui est à l'origine

des choses ? La matière ou la conscience ? Si on désigne par matérialistes les philosophes qui pensent que la matière est à l'origine de la conscience, presque tous les philosophes contemporains le sont. Il s'agit de constater que, sans une certaine évolution du vivant et de la matière, il ne pourrait y avoir de conscience, donc de quelconques réalités spirituelles. En d'autres termes, sans cerveau, pas de conscience. Qui le nie ? Cela ne veut pas dire : sans cerveau, pas de vivant, pas de propension à la vie, pas de devenir-soi (les plantes ont un devenir-soi, les amibes aussi), cela veut dire : sans cerveau, pas de conscience de ce devenir-soi. En ce sens, tout le monde est matérialiste en philosophie de nos jours. Mais cela ne veut pas dire que la conscience soit réductible à des processus chimiques. A coup sûr, elle les nécessite. S'y réduit-elle ? C'est une tout autre question. Le sens moderne du terme matérialiste ne peut être que d'identifier la matière à l'être, à la *phusis*. Les philosophes de l'être sont les successeurs des philosophes matérialistes. Ils pensent qu'il ne peut y avoir de pensée sans être, sans matière, alors même s'il peut y avoir de la

matière sans pensée. La matière inclut donc la pensée (l'inverse n'est pas vrai).

Un philosophe non matérialiste, au sens strict, ne peut être qu'un philosophe qui affirmerait qu'il peut y avoir de l'esprit sans matière, sans support matériel, sans être, sans « il y a ». C'est un philosophe qui considère que l'esprit est antérieur à la matière, et est à l'origine de la matière. On peut parler de philosophie « spiritualiste ».

Compte tenu de l'ambiguïté du terme « spiritualiste », l'usage est d'utiliser le terme de philosophe idéaliste, pour celui qui considère que l'idée est à l'origine de la matière, de l'être, du réel. Si le spiritualisme est cela, et si l'idéalisme est aussi cela, je n'y crois aucunement. Je crois aux forces de l'esprit, mais seulement quand l'esprit est associé à une matière.

Nous croyons donc ceci, à l'encontre des idéalistes (hors du sens trivial, bien sûr, du terme « idéaliste ») : il y a primauté de l'être sur la pensée au sens où l'être est plus originel que la pensée. Matière/pensée : telle est donc la première grande question de la philosophie. Pour les matérialistes, et



les philosophes de l'être, le monde est incréé, la conscience, la pensée est par contre créée par la matière, créée par le vivant au cours d'une histoire de la vie faite d'évolutions, de sauts, de révolutions (c'est ici accessoire).

\*

La deuxième question qui se pose à la philosophie est la suivante : le monde est-il connaissable ? (par nous). Les matérialistes disent volontiers oui car on peut analyser ce qui est matériel plus facilement que ce qui relève des idées. Il n'y a toutefois pas de réponse automatique car on peut prétendre analyser les idées et représentations issues de la conscience. Pour ce qui est des philosophes idéalistes, qui pensent que c'est la conscience qui crée le monde, la réponse sur la cognoscibilité (qualité de ce qui peut être connu) se divise en deux catégories. Les idéalistes subjectifs pensent que la conscience qui crée le monde est celle du sujet. C'est donc la conscience de l'homme.

Les idéalistes objectifs pensent que c'est la conscience comme séparée de l'homme (il peut s'agir de Dieu, de l' « esprit absolu » de Hegel, etc).

Certains idéalistes (objectifs) considèrent que le monde est connaissable ; cela peut être par Dieu, cela peut être par l'« esprit universel » ou « absolu », et l'homme peut s'assimiler à ces entités, et connaître en fonction de cela. Les tenants de l'idéalisme subjectif pensent que le monde est connaissable en tant que l'homme se connaît, c'est-à-dire seulement partiellement, à moins de supposer l'homme tout puissant (l'homme-Dieu ?). Toutefois, dans ces cas, le monde est connu au travers des idées (de l'homme avec l'idéalisme subjectif, d'une entité séparée en cas d'idéalisme objectif), au travers d'un esprit. La connaissance est alors médiée : elle se produit au travers des idées ou des émotions.

A l'oppose du point de vue des philosophes idéalistes, le pari des philosophes matérialistes est de dire que cette connaissance du monde est immédiatement objective. La conscience de l'homme peut dévoiler le monde à lui-même sans interposer le filtre de sa subjectivité, de ses émotions, en les tenant à l'écart. On y croit volontiers dans les sciences dures. Est-ce tenable

dans les sciences humaines ? C'est l'une des grandes questions. Je pense que l'on peut s'en rapprocher.

Et le monisme que nous avons évoqué plus haut ? C'est le point de vue selon lequel, quand la matière s'accompagne de formes de conscience, les deux doivent être abordés comme les deux faces d'un même phénomène. Ainsi, pour un homme vivant, qui est donc à la fois matière et esprit, le dualisme corps-esprit n'a aucun sens, aucune capacité explicative. Les deux aspects interagissent l'un sur l'autre. C'est cela qui est le monisme.

Un monisme *dialectique*. Là aussi, il nous faut ajouter quelques mots. La dialectique matérialiste, ou tout simplement la dialectique en philosophie consiste à considérer que ce qui se manifeste ne renvoie pas à des essences figées, mais à des processus. La matière se transforme, se dégrade, donne naissance à du nouveau. Les lois du développement (de l'évolution ou de l'involution) ne consistent pas seulement en des répétitions de cycles, mais aussi en des inflexions, ou en des retournements. Le quantitatif génère du qualitatif.

D'où maintes questions, notamment historiques : à quel moment la démocratie libérale devient-elle un autoritarisme libéral-libertaire postdémocratique ? Quand un capitalisme d'Etat devient-il (ou a-t-il pu devenir) un étatsisme postcapitaliste ? A partir de quel moment l'internationalisation de l'industrie française aboutit-elle à ce que cette industrie ne soit plus du tout française ? La même question vaut pour nos élites dirigeantes. Monisme dialectique : les mots mis sur les choses ne sont pas les choses, mais si elles aident à comprendre les choses, ils ne sont pas tout à fait inutiles. C'est ce que nous avons souhaité faire comprendre au lecteur.

Ajoutons une remarque sur une proximité. Le philosophe dont nous nous sentons le plus proche est André Comte-Sponville. Il a la réputation d'être très consensuel. Et certes, il n'écrit pas dans des brûlots radicalisés. Mais ce n'est pas pour autant que sa pensée est aseptisée, et surtout pas sa pensée proprement philosophique. C'est celle-ci qui m'intéresse. André Comte-Sponville est un matérialiste épicurien (et quelque peu spinoziste – ce que je ne suis pas). On voit très bien sa pensée